

Isabelle Geneste

## Qu'est-ce qui de l'inconscient s'interprète \* ?

Le non-conscient est-il inconscient ? Quand est-on sûr d'être dans l'inconscient ? L'inconscient structuré comme un langage et l'inconscient réel ou inconscient *lalangue* appellent-ils la même lecture et le même acte ? Ou, pour poser la question autrement, qu'est-ce qui de l'inconscient s'interprète ? L'équivoque que lui confère la forme réfléchie fait écho à un questionnement déjà formulé dans le cadre de ce séminaire à propos du *rêve à la licorne* de Serge Leclair : le rêve attend-il interprétation ou est-il déjà interprétation ?

### Le rêve est-il l'inconscient ?

Freud a précisé que le rêve constitue la voie royale vers l'inconscient et non que le rêve est l'inconscient. Les rêves comme formations de l'inconscient mériteraient ainsi d'être distingués de l'inconscient. Structuré comme un langage, cet inconscient se signale par un trébuchement dans l'énoncé. Pour autant, et c'est en particulier l'enseignement de « L'étourdit », cet énoncé, ce dit se distingue du dire de l'inconscient. Lacan va ici plus loin que la distinction freudienne entre le contenu manifeste et le contenu latent. Si le dit du rêve, son contenu latent, est inconscient au sens de non conscient, il n'est pas l'inconscient. À l'appui du *rêve de l'injection faite à Irma*, nous pouvons distinguer l'inconscient comme aperçu sur les souhaits du moi de l'inconscient comme savoir sur la cause du sujet. Cet inconscient-là se laisse difficilement saisir. En effet, ramené à sa cause, le sujet, en tant qu'il est sujet au langage, s'évanouit comme tel. S'il n'y a plus de sujet, qu'y a-t-il alors ? Est-ce là que gît l'inconscient ?

\* Texte réduit à partir de l'intervention au séminaire d'École « Le fait clinique et le dire analytique » à Bordeaux le 6 avril 2012.

### **Le trauma du traum**

Considérons donc le rêve de Freud, celui de *l'injection faite à Irma*<sup>1</sup>. L'axe de lecture choisi se limitera à suivre le fil de la « solution », pour sa proximité avec l'injection (injecter la solution à Irma) mais aussi dans ce que le terme amène sur la structure du rêve entre lien, déliaison, dissolution, nouage et dénouement. C'est ce goût de la solution dont Jacques Derrida souligne le voisinage étymologique avec le *solvere* latin (détacher, délivrer, absoudre ou acquitter). Ainsi, « la *solutio* et la *resolutio* ont à la fois le sens de la dissolution, du lien dissous, du dégagement, du désengagement ou de l'acquittement (par exemple d'une dette) et de la solution du problème : explication ou dévoilement. La *solutio linguae*, c'est aussi la langue déliée<sup>2</sup> ».

Une des entrées du rêve met en évidence l'expression des souhaits du moi. Freud dit lui-même qu'il s'agit là pour lui de faire accepter sa solution afin de ne pas être en défaut face à la persistance des symptômes d'Irma. Le rêve fabrique alors ce qui est moins une interprétation psychanalytique qu'une argumentation psychologique du moi se défendant d'avoir fauté. Il échafaude ainsi des assises imaginaires et symboliques pour un sujet qui se définit en l'occurrence comme étant celui qui sait.

Mais cette bouée qui noue l'imaginaire au symbolique pour faire corps face au réel se dégonfle rapidement. Freud franchit un seuil. Il quitte ce qui aurait pu être inhibition au joint de l'imaginaire et du symbolique pour s'avancer jusqu'à celui du symbolique et du réel. C'est sur ce bord qu'il se dirige pour se constituer témoin de l'inconscient réel. Le désir de savoir a permis ce pas qui apparaît sous la forme paradigmatique de l'ouverture, l'ouverture de cette bouche qu'Irma avait quelque réticence à ouvrir. L'« ab-sens » phallique s'y dévoile, laissant le sujet Freud au bord de l'abîme. Ce qui s'ouvre devant le sujet « n'est rien d'autre qu'une béance qui, à la limite, nous dit Lacan, engendrerait le renvoi à l'infini d'un désir vers un autre désir<sup>3</sup> ». Il s'agit là non pas du désir refoulé mais de la structure du désir elle-même, le *trauma du traum*. C'est à cette pointe du

1. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1993, p. 99-100. Céline Martinez nous rapportait le texte du rêve dans son article « Le pas de rêve » paru dans le *Mensuel* n° 73.

2. J. Derrida, *Résistances de la psychanalyse*, Paris, Galilée, 1996, p. 15.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, inédit, leçon du 10 juin 1959.

désir qu'il y a *aphanisis* du sujet, moment d'effacement impossible à subjectiver pour le sujet. C'est là qu'en général se produit le réveil. Dans l'expérience clinique, les sujets rapportant des rêves où leur chute est imminente précisent aussi qu'elle n'est que rarement réalisée. Ils disent, par exemple : « Au moment où je vais tomber je me réveille. » Jamais de la tombe ils ne parlent. De ce point de la mort du sujet aucun ne peut plus dire *Je* car *Je* n'est plus. Ce dire lorsqu'il se produit dépasse le sujet. C'est un dire qui vient d'ailleurs, un savoir qui nécessite la structure tierce d'un *Witz* pour exister. Lacan épingle cette impossibilité de structure du terme de résistance ontique. « Qu'il puisse y avoir un dire qui se dise sans qu'on sache qui le dit, voilà à quoi la pensée se dérobe : c'est une résistance *on-tique* <sup>4</sup>. »

### De la chute à la coupure

Dans la *Traumdeutung*, au chapitre consacré aux rêves dits typiques, Freud avoue n'accorder que peu de crédit à la théorie de la « transsubstantiation » de la sensation corporelle en image de rêve. S'il reconnaît l'influence des stimuli organiques sur le rêve, il avance qu'ils ont trait à des impressions d'enfance. « Quel est l'oncle qui n'a pas fait voler un enfant, le transportant à bras tendus et courant à travers la pièce, ou qui n'a pas joué à le laisser tomber en étendant brusquement les jambes, alors qu'il le balançait sur ses genoux ; ou qui n'a pas feint de le lâcher brusquement alors qu'il l'avait levé très haut <sup>5</sup> ? »

Freud ajoute que ces enfants que l'on joue à faire voler « demandent invariablement qu'on recommence surtout quand le jeu comporte un peu de terreur ou de vertige ; des années après, ils répèteront cela dans leur rêve, mais ils oublieront les mains qui les ont portés, de sorte qu'ils voleront et tomberont librement <sup>6</sup> ». Il précise enfin, à la lumière de sa pratique avec les névropathes, que ces rêves typiques ne peuvent pas toujours être interprétés. Il rapporte cette impossibilité à la structure du sujet. « Une certaine force psychique en relation avec l'élaboration de cette névrose, et dont l'influence se

4. J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 334-335.

5. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, op. cit., p. 236.

6. *Ibid.*

fait de nouveau sentir lorsqu'on tente de dénouer la névrose, empêche de résoudre totalement l'énigme de ces rêves <sup>7</sup>. »

Freud n'écrit-il pas en toutes lettres la chute de cet Autre auquel s'accrochait le sujet à l'apogée du principe de plaisir, chute de cet Autre qui cause celle du sujet et l'extirpe de son sommeil ? De cette absence le sujet ne veut rien savoir. Il s'agrippe à son Autre pour ne pas voir le vide fondamental sur lequel, comme sujet, il s'est construit. Si l'angoisse vient lui en donner l'intuition, le réveil ne permet pas qu'une brîbe de ce savoir, au-delà de la chaîne signifiante, s'inscrive comme telle dans son expérience. Mais dans le cas de Freud, le réveil ne se produit pas. Il y a une coupure, puis le rêve se poursuit.

Cette coupure est localisable dans le changement de logique et d'architecture du rêve. Il y a comme un glissement de terrain, un lapsus du rêve. En effet, à partir de l'ouverture de la bouche d'Irma, ce qui se passe laisse place à autre chose qu'à l'entreprise de déculpabilisation du début du rêve. Irma est toujours là mais une autre du même prénom est associée à elle, moins récalcitrante celle-là et plus sympathique à Freud, qui constate : « La bouche s'ouvre bien alors : elle me dirait plus qu'Irma. » En dire plus qu'Irma ? Que dit la première Irma, l'Irma réfractaire ? Freud saisit son message ainsi : il s'agit de cacher ce que l'on n'a pas, comme ces femmes récalcitrantes à ouvrir la bouche pour ne pas que l'on découvre qu'elles n'ont plus de dents et qu'elles en portent des fausses. La nouvelle Irma, plus docile, permet le franchissement du plan des identifications et le dépassement de l'angoisse de castration. Sur cette brèche, il se confronte non plus au manque mais au réel du sexe et de la mort non accessible à la connaissance. Quelle chose brise les chaînes signifiantes. « La bouche s'ouvre bien alors » et l'abysse de l'*Unerkannt* se déploie jusqu'au bord de cette formule scientifique qui retient l'évènement. La formule de la triméthylamine <sup>8</sup> s'écrit en gras sur la scène

7. *Ibid.*, p. 238.

8. Freud associe cette formule à Fliess pour la santé duquel il est souvent inquiet. Freud lui est lié par un amour de transfert intense au point qu'il en a fait l'Autre de son « autoanalyse ». La mort sème ses « métastases » dans le rêve et caresse le personnage de Fliess présentant à Freud quelque chose qui à ce moment-là lui fait horreur, soit l'absence d'Autre, la séparation d'avec cet Autre qui le rassure et auquel il « songe avec bonheur, écrit-il, quand [il] se sen[t] seul et isolé dans [ses] opinions ». Cette séparation, la suite de l'histoire nous l'apprendra, est séparation d'avec une vérité de certitude chez Fliess, qui pense avoir trouvé la formule du rapport

du rêve et fait nœud autour de ce trou. Plutôt que de boucher la cause, elle en sort pour marquer « la circonstance étrangère au langage <sup>9</sup> ».

Le rêve se poursuit pour un bref instant, laissant le sujet entre parenthèses au profit de l'apparition de la formule de la triméthylamine écrite en gras dans le tissu du rêve. Ce « savoir qui efface celui qui sait », selon l'expression de Maurice Blanchot dans *L'Entretien infini*, fait point de bascule. Le pivot du rêve n'est plus le sujet mais cette formule scientifique, cet *ombilic imperator* vers lequel s'inclinent toutes les associations. Avec elle c'est le paradigme du savoir qui s'inscrit. Il a moins à faire avec la signification et la chaîne signifiante qu'avec ce que nous dit Lacan de l'instance de la lettre. Si Freud déploie toute une série d'associations, la formule, elle, n'est pas très bavarde : C<sub>3</sub>H<sub>9</sub>N. Ne devrions-nous pas prendre à la lettre ce CHN qui s'écrit en gras dans le rêve comme l'apparition du savoir en tant qu'il existe en dehors du sujet ? Dès que le sujet s'y inscrit, CHN fait chaîne.

On sait que Lacan ne s'encombrait pas des élucubrations du sujet sur ses rêves et même qu'il coupait court au sens. Ce qu'il disait le 10 mai 1972 lors du séminaire ...*Ou pire* paraît adéquat à ce que nous livre Freud à travers ce rêve. Lacan y développe que le sujet se produit comme l'effet du signifiant, effet d'un savoir qui « l'antécède ». On saisit mieux quelle bascule s'opère dans ce rêve. Tout le début du rêve tourne autour du sujet, se construit en prenant comme référence le moi du sujet Freud. Mais à partir de l'ouverture de la gorge d'Irma un autre centre de gravité se fait jour avec cet écrit, ce signifiant tout seul qui devient l'unique appui du rêve en l'absence de sujet. La bascule, quasi copernicienne, se fait donc, du sujet comme effet du signifiant vers ce qui le cause.

### Un rêve passe ?

Il semble en effet qu'à ce moment-là Freud n'est plus seulement l'analysant qui déchiffre ses rêves pour leur soustraire une

sexuel, annulant ainsi l'énigme du désir. Freud devra se passer de cet Autre et de sa vérité. Il consent plus tard à cette « dit-solution » du lien, à la liquidation du transfert et en fait l'aveu touchant dans une lettre du 23 mars 1900 qu'il adresse à Fliess. E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Freud*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2006, tome I, p. 333.

9. Je reprends là la formule de Roland Barthes citée par Marie-José Latour dans son article « Lis tes ratures », *L'En-je lacanien*, Toulouse, Érès, 2011, n° 16.

signification. Il devient aussi le témoin de l'inconscient réel qui l'affecte (allègement de la culpabilité). Il témoigne d'une coupure qui fait passer de l'impuissance fantasmatique du sujet à l'impossibilité du signifiant à faire solution au réel féminin. Ce dire de l'inconscient marqué par le réel qui ouvre la structure du désir, Lacan l'a traduit par la formule : « Il n'y a pas de rapport sexuel. » Freud a également idée que ce rêve et son analyse constituent un événement qui pourrait se marquer d'une plaque commémorative. On saisit ainsi qu'au-delà d'un inconscient structuré comme un langage, il y a un inconscient coupure qui ne peut exister pour le sujet que s'il se noue à un dire. Freud ne cessera jamais de courir après ce dire quant au réel de l'inconscient. Il le saisit dans ce qui s'en écrit mais reste impossible à lire. Ce désir de Freud, insatiable lettré, s'alimente non pas tant du déchiffrement que de la limite au déchiffrement de l'inconscient ; c'est là que l'on peut sans doute localiser son sinthome. Il fait nœud de l'expérience du réel entre écriture et indéchiffrement pour en soutenir l'existence. « C'est bien par l'écriture que se produit le forçage. Ça s'écrit, tout de même le réel ; car il faut le dire : comment le réel apparaîtrait-il s'il ne s'écrivait pas ? C'est bien en quoi le réel est là. Il est là par ma façon de l'écrire. L'écriture est un artifice. Le réel n'apparaît que par un artifice, un artifice lié au fait qu'il y a de la parole et même du dire. Et le dire concerne ce qu'on appelle la vérité. C'est bien pourquoi je dis que la vérité on ne peut pas la dire <sup>10</sup>. »

Si l'expérience de l'inconscient s'arrêtait au trou, il n'y en aurait pas trace pour le sujet. Il ne suffit donc pas de faire l'expérience du réel pour en savoir quelque chose. Il y faut une écriture. Si elle n'est pas à lire elle fait néanmoins coupure et donc bords pour enserrer le trou, pour tenir le pas gagné sur « les vieilles amours mensongères <sup>11</sup> » sur le sens et la *joui-sens*. Si le sujet ne faisait que rencontrer le trou de la structure, l'expérience s'annulerait dans l'*aphanisis*. C'est ce que nous ont permis de saisir les rêves de chute. Pour sortir de cette impasse, il faut que le trou se commute en coupure. Couper, c'est faire plus que trouer. C'est ce que Pierre Soury tentait d'expliquer lors du séminaire : « Couper le tore, c'est faire beaucoup

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXV, Le Moment de conclure*, inédit, leçon du 10 janvier 1978.

11. A. Rimbaud, « Adieu », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 280.

plus que trouer <sup>12</sup>. » L'espace de cette coupure est-il homogène à l'espace d'un lapsus, dont Lacan nous dit que c'est là qu'on peut être sûr d'être dans l'inconscient ?

### L'espace d'un laps

« Quand l'esp d'un laps, soit puisque je n'écris qu'en français : l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou d'interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait soi. Mais il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte <sup>13</sup>. » L'esp d'un laps ou encore quand « *lalangue* se précipite dans la lettre <sup>14</sup> », là on est sûr qu'on est dans l'inconscient.

Lacan ne parle pas d'un lapsus mais insiste bien sur l'espace d'un lapsus. *L'esp d'un laps* renvoie à un espace-temps et non pas seulement à un signifiant unique plus ou moins distordu. Un *laps* est un espace de temps qui se situe dans un intervalle, donc dans l'entre-deux d'une coupure. Le lapsus dans sa définition la plus simple est une erreur de plume commise en écrivant – *lapsus calami* – ou une faute commise en parlant quand la langue emploie un mot pour un autre – *lapsus linguae*. Son étymologie renvoie également à la chute ou à la glissade. *L'esp d'un laps* ou l'espace d'un lapsus est donc l'intervalle où se produit la chute ou la glissade du sens. Ainsi, il est possible de comparer la structure du rêve de *l'injection faite à Irma* à celle de l'espace d'un lapsus. Le réel de l'inconscient s'y trouve enserré entre le sens et la lettre qui en retient l'ineffable. Lacan nous dit que, pour être sûr d'être dans l'inconscient, il ne faut pas que ça glisse jusqu'à un autre sens mais qu'il n'y ait plus aucune portée de sens ou d'interprétation. Cet inconscient *l'esp d'un laps* est assez proche de ce qu'on appelle un nœud, un nœud qui serre au plus près le pas de sens, le plus d'interprétation possible. L'inconscient, écrit Michel Bousseyroux, « c'est le lapsus du nœud du sujet que le symptôme vient corriger là où le lapsus s'est produit. En cela, le symptôme

12. J. Lacan, *Le Moment de conclure*, op. cit., intervention de Pierre Soury lors de la séance du 14 mars 1978.

13. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

14. J. Lacan, *La Troisième*, 1<sup>er</sup> novembre 1974, inédit.

est ce qui effectue, réalise l'inconscient dans sa structure de lapsus du nœud <sup>15</sup> ».

### **L'inconscient interprète, l'analyste rhéctificateur**

L'inconscient est un nœud qui chez le névrosé noue le désir à la demande. Les formations de l'inconscient nous ont appris avec Freud à ne pas confondre le désir inconscient, refoulé, avec la satisfaction fantasmatique de la demande d'amour qui conforte le sujet dans les identifications du moi. Avec Lacan et sa lecture de Freud, ce qui est à interpréter est non pas la vérité qui répond à la demande mais le désir qui court derrière. Ce désir, contrairement à la demande, apparaît comme manque-à-être du sujet. C'est ce manque-à-être que l'inconscient vient indiquer, enserrer dans ces nouages singuliers que sont les rêves, les actes manqués, les symptômes et autres lapsus.

Réaliser l'inconscient, c'est la tâche à laquelle Lacan dans le *Séminaire XI* assignait déjà l'analyste. « La présence de l'analyste est elle-même une manifestation de l'inconscient <sup>16</sup>. » Il le présente comme ce mouvement, ce quelque chose du sujet « qui ne s'ouvre que pour se refermer, en une certaine pulsation temporelle <sup>17</sup> ». L'analyste doit alors rouvrir ce qui se referme. L'interprétation vise cette incision, la réalisation de cette coupure qu'est l'inconscient. La présence de l'analyste se doit ainsi d'être homogène à cette définition de l'interprétation pour serrer au plus près l'inconscient réel.

Toujours dans le *Séminaire XI*, Lacan évoque le paradoxe de l'interprétation : « Il n'en reste pas moins qu'il y a un paradoxe à désigner dans ce mouvement de fermeture le moment initial où l'interprétation peut prendre sa portée. Et ici se révèle la crise conceptuelle permanente qui existe dans l'analyse, concernant la façon dont il convient de concevoir la fonction du transfert. La contradiction de sa fonction, qui le fait saisir comme le point d'impact de la portée interprétative en ceci même que, par rapport à l'inconscient, il est

15. M. Bousseyroux, « Le symptôme inventé, interprété et réinventé : de Marx à Joyce », *L'Enjeu lacanien*, Toulouse, Érès, 2011, p. 16.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 115.

17. *Ibid.*



moment de fermeture – voilà ce qui nécessite que nous le traitions comme ce qu'il est, à savoir un nœud <sup>18</sup>. »

Tout ce qu'a amené Lacan sur le désir de l'analyste va dans le sens de la résolution de cette impasse qui referme le nœud de l'inconscient sur celui du transfert. Le désir de l'analyste n'est pas un désir de comprendre ni un désir d'enluminer le sens. Lacan nous invite également à faire confiance à l'inconscient en tant qu'il a déjà lui-même procédé par interprétation. Sans cela, ce que le sujet en livre tombe sous le coup d'une interprétation de plus qui « ne fait en somme que recouvrir le fait que l'inconscient et ses nœuds dans leur constitution (où qu'ils aboutissent, au rêve, au lapsus, au rire du mot d'esprit ou au symptôme), l'inconscient lui-même, s'il est ce que je dis, à savoir jeu du signifiant, l'inconscient dans ses formations a déjà, lui, procédé par interprétation. L'Autre, le grand Autre est déjà là dans toute ouverture, si fugitive soit-elle, de l'inconscient <sup>19</sup> ».

### **Homogénéité de l'inconscient et de l'interprétation**

Pour conclure, je reprendrai la *Traumdeutung* qui propose une équivoque propice à répondre aux questions sur l'inconscient. Soit l'interprétation des rêves se lit comme l'acte de chercher le sens caché du rêve en tant que formation de l'inconscient. Soit on considère que l'interprétation des rêves signifie que le rêve porte en lui-même cette interprétation-coupure dont nous avons pu voir que c'est une définition de l'inconscient. Avec Lacan, c'est cette dernière option qui est privilégiée. Plutôt que de rabattre le réel vers le symbolique et l'imaginaire, l'interprétation doit couper court au sens dont la vérité se nourrit pour répondre à la demande d'amour. C'est à ce prix que le désir peut se dégager de l'empire du grand Autre et s'orienter vers le vivant (S(~~A~~)).

Nous l'avons vu avec les rêves, l'inconscient se présente aussi comme cette interprétation-coupure de ce sens tenace qui lie le sujet à l'Autre symbolique. Cette coupure est porteuse d'« Un-dire » à situer

18. *Ibid.*, p. 119.

19. *Ibid.* Transcription orale du séminaire, par l'ALI. La version donnée dans le séminaire paru au Seuil à la page 118 est très différente en ce qu'elle ne mentionne pas dans ce passage la référence que fait Lacan aux nœuds de l'inconscient. Lacan y justifie, selon la transcription orale, sa recherche en topologie.

du non-rapport. Plus que le déchiffrement du désir inconscient dans le rêve de l'injection faite à Irma, c'est un dire de l'inconscient qui change quelque chose chez Freud, qui l'allège de la culpabilité et lui donne la certitude d'avoir fait une découverte. Ce dire, Lacan l'a extrait de sa lecture non pas des dits mais de ce qui apparaît comme manque dans le rêve : « Il n'y a pas de rapport sexuel. » Si c'est un fait que le rêve, le lapsus, le trait d'esprit se lisent, il s'agit de lire autrement. C'est même la tâche du supposé savoir dans l'analyse, c'est-à-dire, nous dit Lacan, « le supposé-savoir-lire-autrement<sup>20</sup> ». Cet autrement, il le corrèle au manque et à S(A). Il s'agit de lire autrement ce qui s'écrit pour aborder ce qu'il y a de plus réel.

Finalement, la réponse à « quand est-on sûr d'être dans l'inconscient ? » et à « qu'est-ce qui de l'inconscient s'interprète ? » est la même. On est sûr d'être dans l'inconscient quand il y a coupure du sens et ce qui s'en interprète est le réel du désir qui est aussi coupure de sens. Inconscient en tant que coupure et interprétation s'équivalent. Pour avoir chance de toucher à la jouissance du sujet, l'interprétation doit être homogène à la structure de l'inconscient réel, soit en redoubler la coupure.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXV, Le Moment de conclure*, op. cit., leçon du 10 janvier 1978.